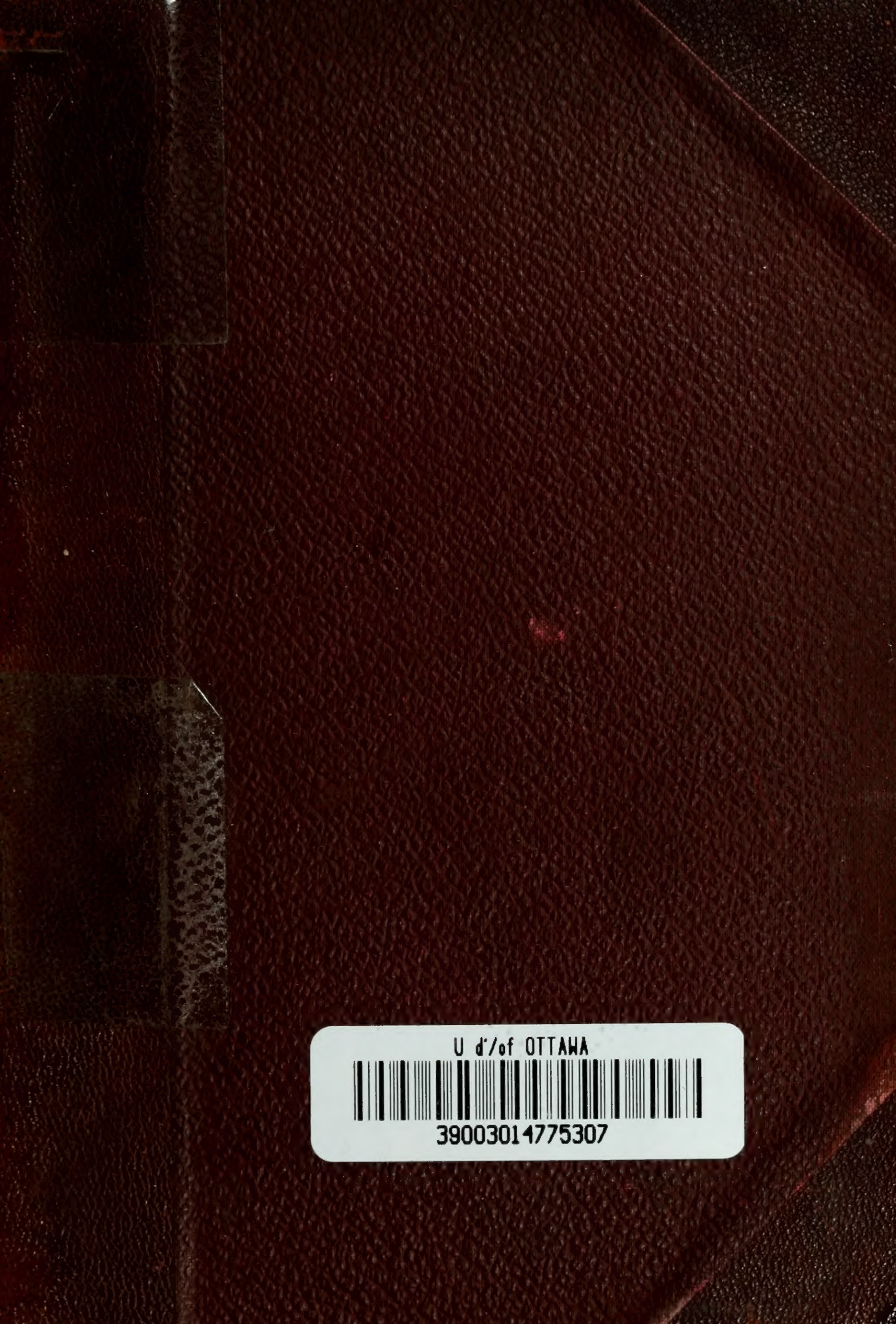
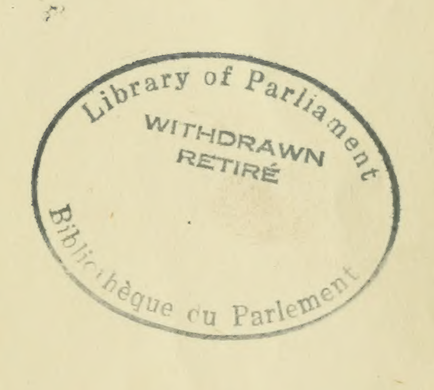
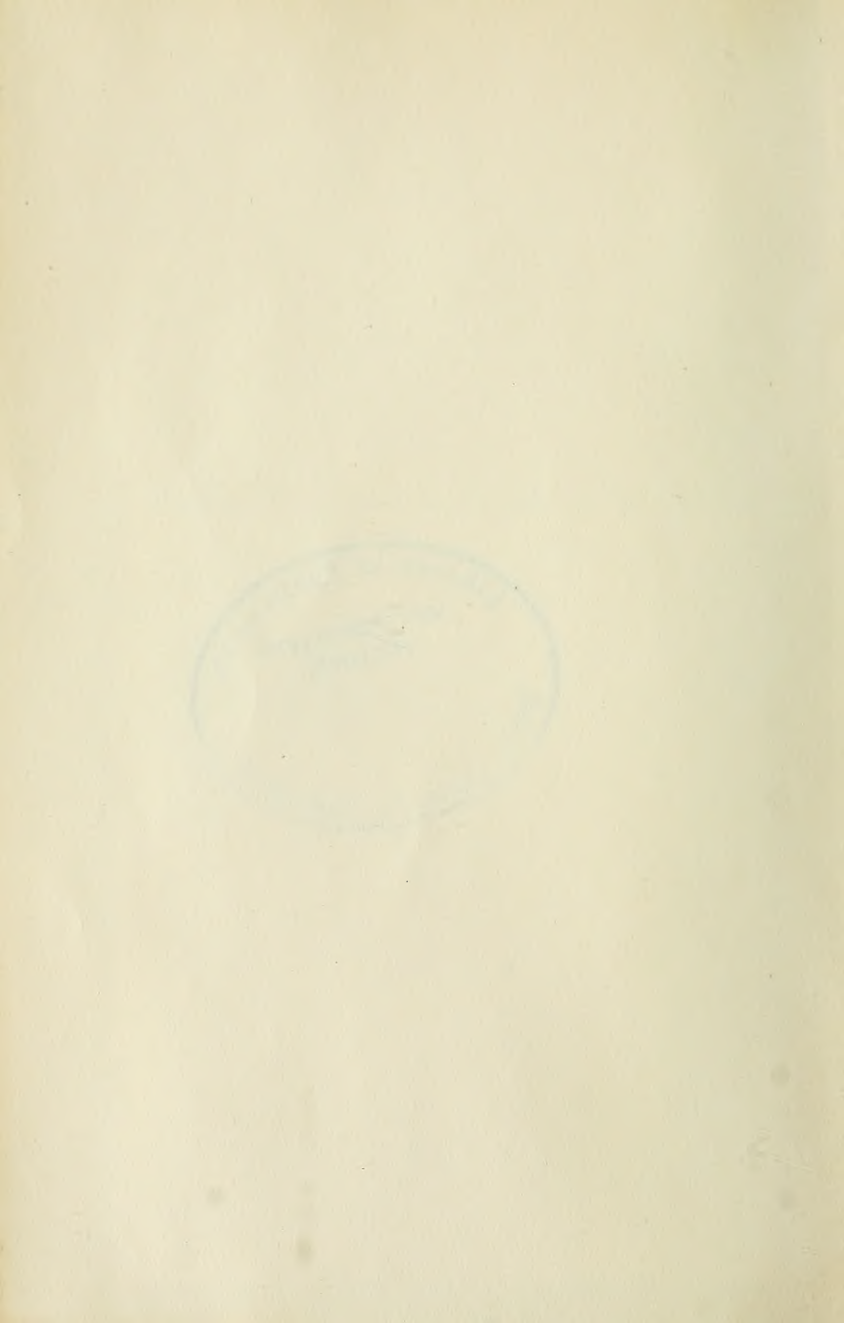

U d'/of OTTAWA
39003014775307







LES

SONNETS DE LA GUERRE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cent cinquante exemplaires réimposés en format 16 × 22

avec encadrements de couleur

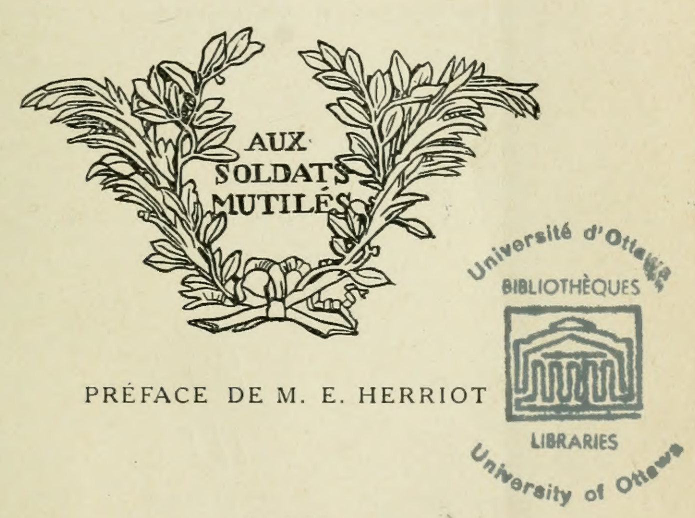
Numérotés de 1 à 150

Savoir : 50	exemplaires sur	Japon,	numérotés de	1 à	50
50	—	Hollande,	—	51 à	100
50	—	papier vergé,	—	101 à	150

Vendu au profit des Œuvres d'assistance aux Mutilés des Armées de Terre et de Mer

LES

SONNETS DE LA GUERRE



PRÉFACE DE M. E. HERRIOT

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, Faubourg Saint-Honoré, 100
PLACE BEAUVAU
1916

SONNETS

DE

Jean AICARD, *de l'Académie française.* — Henry BORDEAUX. — Pierre de BOUCHAUD. — Henry CASANOVA. — Mme Alphonse DAUDET. — Lucie DELARUE-MARDRUS. — Emmanuel DENARIÉ. — G. DESDEVISES du DEZERT. — Auguste DORCHAIN. — Alfred DROIN. — André FRANCART. — Maurice GALERNE. — C. GANDILHON GENS-D'ARMES. — Charles GRANDMOUGIN. — Octave HOUDAILLE. — Sébastien-Charles LECONTE. — Daniel LESUEUR. — Maurice MARCELOT de MÉRANT. — Paul de MONTALCHER. — Amélie MURAT. — Pierre de NOLHAC. — Jacques NORMAND. — AMÉ d'ONCIEU. — André PÉRATÉ. — Frédéric PLESSIS. — André-M. de PONCHEVILLE. — Henri de RÉGNIER, *de l'Académie française.* — André RIVOIRE. — Duchesse de ROHAN, *douairière.* — Georges ROLLIN. — Edmond ROSTAND, *de l'Académie française.* — Georges TROUILLOT. — Général V***. — Miguel ZAMACOIS. — Gustave ZIDLER.

PRÉFACE

PRÉFACE

Il y a quelques mois, l'idée était lancée en France de créer au profit des Mutilés de la guerre une série d'écoles professionnelles, comme la chère et vaillante Belgique en avait organisé depuis longtemps déjà (à Charleroi, par exemple) au profit des ouvriers victimes d'accidents du travail.

L'idée naissait à la fois à Nancy et à Lyon. M. Maurice Barrès la recueillait et, avec ce talent qui, depuis tant de semaines, travaille à vivifier et à soutenir nos énergies, il présentait au public français, en une série d'études remarquables, les premières tentatives, les premières espérances.

Comme tous les programmes généreux, celui-ci a obtenu sans retard l'adhésion du public français. Les souscriptions ont afflué. Le ministère de

la Guerre a chargé son service de santé de suivre l'entreprise et de la guider. Le ministère de l'Intérieur a fait connaître son intention de s'associer à l'œuvre en installant à St-Maurice, près de Paris, des ateliers spéciaux pour nos glorieux amputés.

Une initiative de cette importance ne rencontre d'autres limites que celles de la générosité publique ou privée. Pour ma part, j'ai tenté de fournir l'exemple à côté du précepte. A Lyon, dans un ancien petit hôtel où se réfugia jadis la méditation d'un magistrat de province, au milieu d'un jardin que le printemps a refleuri, j'ai installé notre première École professionnelle de blessés, proscrivant, au reste, ce mot de mutilés, *auquel il faudra renoncer, pour ce qu'il a d'un peu humiliant.*

Déjà, l'École fonctionne; déjà, plus de cent soldats revenus du champ de bataille ont trouvé là l'indépendance, le calme et la sécurité. Un cours d'illettrés pour ceux que l'instruction n'a pas encore touchés, un cours de comptables commerciaux, trois ateliers de cordonnerie, de menuiserie, de tailleurs sont en plein fonctionnement. Déjà, nous avons ouvert une deuxième école avec une section d'horticulture. Une fabrique de jouets, — bien français ceux-là, — commence

à fonctionner. Nous sommes émerveillés de voir avec quelle adresse ces êtres jeunes, pleins de bon vouloir, se sont pliés aux obligations de leur situation nouvelle. Nulle plainte, bien que certains d'entre eux, qui nous arrivent du Nord, soient privés de toute relation avec leur famille ; nulle inquiétude. La paix du travail est descendue sur tous ces braves que secouaient, hier, les hurlements du canon. Et j'ai connu la plus grande joie que j'aie ressentie depuis la guerre — la seule peut-être — lorsque l'autre jour, au seuil d'un de leurs ateliers, j'ai entendu retentir la double chanson des outils et des voix.

Il manquait à cette œuvre la consécration de la poésie. Une femme de talent et de cœur, Madame Michaud-Lapeyre, a eu la touchante idée de solliciter pour nos héroïques blessés l'affectueuse collaboration des poètes. Tous — ou presque tous — ont répondu à cet appel. De leurs sonnets s'est composé ce volume qui représente à la fois une œuvre d'art et une bonne action. Qu'ils soient remerciés par ceux qui, jour par jour, soignent et instruisent les invalides d'aujourd'hui, rendus demain à la vie complète. C'est une œuvre de vie, en effet, que nous avons voulu opposer aux

œuvres de mort de la guerre ; il appartenait aux poètes de la célébrer.

Ce recueil sera donc vendu au profit de toutes *les œuvres qui se proposent le même but. C'est dire que chaque bon Français voudra l'acquérir. En nous aidant à développer une institution aussi essentielle, nos compatriotes nous permettront de prouver qu'au sein même du drame héroïque dont le monde est ensanglanté, la France, forte et sereine, reste fidèle à son idéal de bonté tendre et persiste à vouloir représenter, en face de la culture orgueilleuse des disciples de Nietzsche, contre la morale de la force, une civilisation qui se porte avec prédilection vers les faibles, surtout quand ces faibles sont des héros.*

E. HERRIOT,

Sénateur du Rhône,
Maire de Lyon.



JEAN AICARD

de

l'Académie française

LE ROUGE-GORGE

Quand ton bec s'efforçait en vain
D'arracher le bandeau d'épine,
Christ, heureux, marqua ta poitrine
D'une goutte du sang divin.

Amour prime tout. — Quand Louvain
Puis Reims flambaient, après Maline,
Rouge-gorge, ta voix câline
Charmait la plaine et le ravin.

Hier, nos soldats, dans leurs tranchées,
Acclamaient tes mines penchées,
Tes yeux aimants, ton joli nom,

Et dans leur cœur, tout rempli d'elle,
Ta petite voix éternelle
Dominait le bruit du canon.



ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT

Jamais tant de douleurs imméritées
n'ont existé sous le ciel.
(Le Journal de Genève.)

Ils sont si monstrueux, ces démons de bataille,
Leur orgueil dans la honte est si démesuré,
Leur criminel génie est si bien démontré,
Que l'on ne trouve pas d'épithète à leur taille.

Tous les noms flétrisseurs vont bien, vaille que vaille,
Au uhlan le plus vil comme à son chef titré,
Mais on n'a pas encor de terme consacré
Qui marque au front ce peuple affreux, on y travaille.

Filou, voleur, bandit, lâche, assassin hideux,
Pour juger le soldat du fier Guillaume II,
C'est pauvre, et l'on n'y voit que pâles synonymes.

Eh bien, pour évoquer l'horreur des plus grands crimes,
Ne cherchez pas très loin un mot plus infamant
Que celui-ci, le plus simple : « Crime allemand ».



HENRY BORDEAUX

LE VILLAGE ABANDONNÉ

Ce village est pareil à tous ceux de Lorraine :
Dans un creux de vallon des toits bruns assemblés
A l'ombre d'une église. Il émerge à grand'peine
De la vague des bois et de celle des blés.

Voici le cabaret et voici la fontaine
Où si souvent des traits d'enfants se sont doublés.
L'air est si calme ici que la guerre est lointaine
Et qu'on attend les chants des buveurs attablés.

On attend... Le seul bruit naît de cette eau qui coule ;
Je cherche un être, un chien, une chèvre, une poule :
Le silence m'entoure. Et le soir qui descend

Entre, pensif et seul, dans le village vide ;
Mais, comme il s'est penché sur le bassin limpide,
L'eau qui *les* abreuva paraît changée en sang.





PIERRE DE BOUCHAUD

HYMNE AUX BLESSÉS

O Christs de la Patrie, ô blessés, je vous aime,
Chers preux éclaboussés des fureurs de l'assaut,
Tout exaltés encor du combat, le cœur chaud
De vous être toisés avec le trépas même.

Mars vous a conféré, sous le feu, son baptême,
Guerroyant chevronné, homme fait, jouvenceau,
Dont la vertu, passant l'ardeur du lionceau,
Des Flandres à l'Alsace arrêta le Hun blême.

Salut, Héros; salut, sublimes insurgés,
Qui maintenez la France et qui la protégez
Contre l'orgueil dément et la sauvagerie ;

Emules des aïeux de Valmy, fiers soldats,
Je vous admire tous, ô Christs de la Patrie,
Que la gloire a marqués du grand sceau des combats.



TU RETROUVAS SOUDAIN...

Tu retrouvas soudain les qualités guerrières
De tes siècles de force et de tes grands aïeux,
France, quand te dressant à la face des cieux,
Tu frappas l'ennemi franchissant nos frontières.

Les trois couleurs, flottant au front de tes bannières,
Rallièrent dans un même élan radieux,
Confondus pêle-mêle et tels de jeunes dieux,
Les enfants des manoirs, des villes, des chaumières.

Ils partirent, quittant, cœur ferme et regard clair,
Pour le fusil les sports ou la plume de fer,
Pour le canon l'outil ou la paix pastorale.

Et je salue ici, glorieux mutilés,
Ceux qui, dans le combat, eurent par une balle
De fiers rubans de sang à leur sein épinglés.



HENRY CASANOVA

... ET LA MURAILLE TENAIT TOUJOURS !

De l'Alsace à la Flandre, ô muraille vivante
Qu'assiège nuit et jour le fer démolisseur
Vous demeurez debout, face à l'envahisseur
Et, luttant sans effroi, mourez sans épouvante !

Tenez ferme, tenez ! car l'heure est émouvante !
Il vous faut arracher au brutal ravisseur
Nos foyers, nos berceaux et toute la douceur
D'un sol que nous aimons d'une amour si fervente.

Et ce sol par les flots de sang qu'il aura bus,
Par vos tombeaux creusés en lui par les obus
Vous le faites plus nôtre encore, plus « la France ! »

Qu'importe que l'Histoire oublie un jour vos noms
Si vous fondez la Paix dessus votre souffrance
Et transformez en socs le bronze des canons !

(Novembre 1914)



TU... DEBELLARE SUPERBOS

A Gabriele d'Annunzio.

Sois fidèle, Italie, à ta sublime histoire !
Lève-toi, voici l'heure et donne-nous la main
Car, d'un même baiser, nous sacrera, demain,
La Liberté conduite à nous par la Victoire !

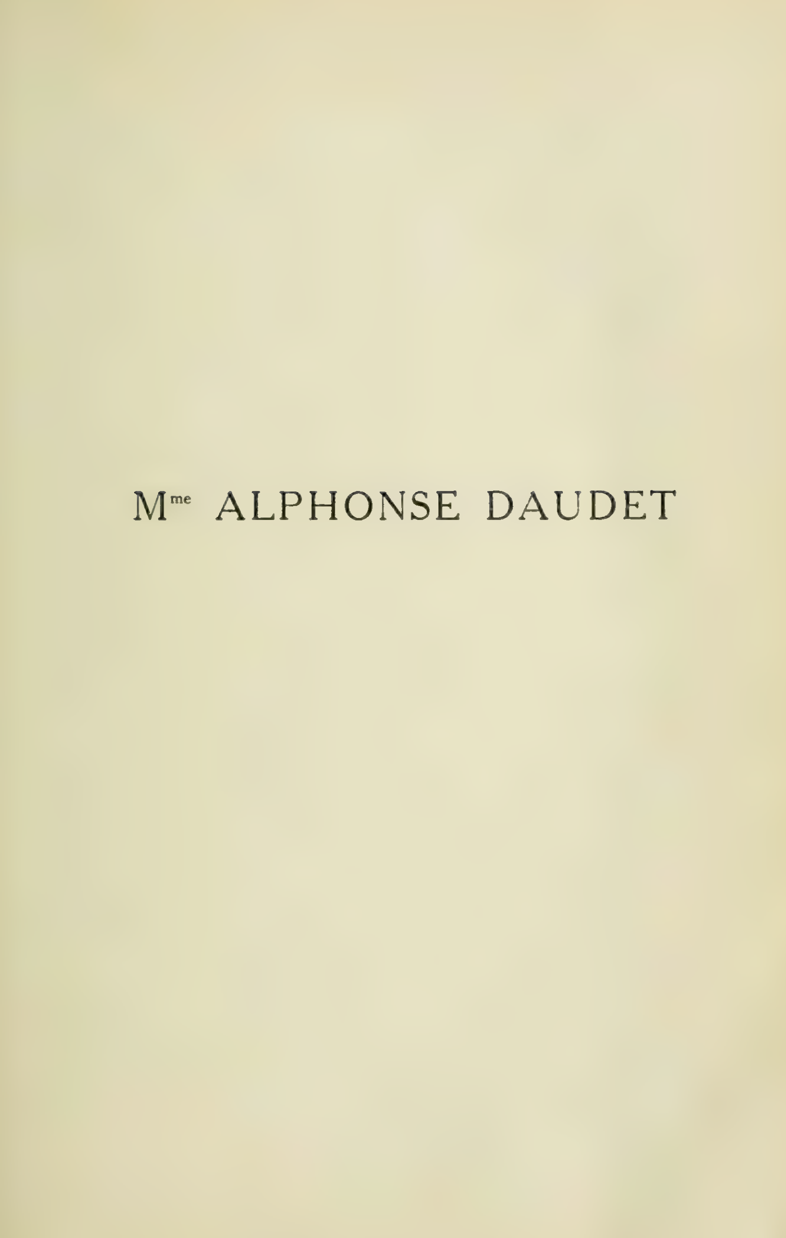
Viens ! nous allons briser le vol comminatoire
De l'aigle bicéphale et du vautour germain.
Le canon tonne... viens ! Mère du droit romain,
Le monde attend de toi le geste péremptoire.

Tes enfants les meilleurs près de nous ont bondi
Déjà... De ton sang pur, Bruno Garibaldi,
N'as-tu pas cimenté notre cause et la tienne ?

Italie ! Italie ! Ah, sors de ton repos
Si tu veux que la mer dogale t'appartienne
Et que le vent trentin chante dans tes drapeaux !

(Mai 1915.)





Mme ALPHONSE DAUDET

FEMMES DE FRANCE

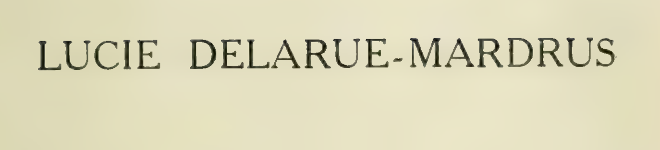
O France des aïeux qui revêts tour à tour,
Les traits de Jeanne d'Arc héroïque et guerrière,
Ou ceux de Geneviève en naïve bergère
Tu vaincras cette fois par la force et l'amour !

Si l'une abandonnant sa quenouille légère,
Joint les mains sur Paris, alors comme un grand bourg,
L'autre au front du combat jette sa grâce altière
Et sur son bras tendu porte un bouclier lourd.

Ainsi femmes, selon notre double courage
Nous pouvons affronter l'ennemi dans sa rage
Et par notre faiblesse étonner les plus forts ;

Pas de tâche inutile en l'affreuse mêlée,
La mère prend espoir, l'épouse est consolée
Relevant les blessés, ou priant pour les morts.





LUCIE DELARUE-MARDRUS

POUR NOS BLESSÉS

Vous qui vous relevez d'entre les trépassés
Pour revivre, joyeux, après des nuits de râles,
Les gloires vous sourient, physiques et morales,
Car vous n'êtes plus vous. Vous êtes les Blessés.

La France d'aujourd'hui songe à ses grands passés.
Personnages présents d'époques magistrales,
O soldats mutilés, frères des cathédrales,
Le pays vous salue et vous dit : « C'est assez ! »

Vous avez attendu l'heure réparatrice.
La plaie en guérissant laisse sa cicatrice,
Place de l'héroïque et suprême grief.

Désormais vous direz : « J'étais de la tuerie ! »
Et, sur l'ample balafre ou le membre trop bref,
Vos cadets envieux épelleront : « *Patrie* ».



EMMANUEL DENARIÉ

TERRE PROMISE

Oui, notre terre vous l'aurez,
Vous l'aurez la terre française ;
Et même, ne vous en déplaise,
Bien plus que vous ne l'espérez !

Entrez donc ! les vins sont tirés,
Les rôtis chantent sur la braise,
Vos lits même sont préparés
Où tous vous dormirez à l'aise.

Nos petits soldats vous les font ;
Et dans le trou large et profond
Où l'un après l'autre ils vous couchent,

Pour mieux assouvir votre faim,
Vous aurez notre Terre enfin,
Mais sur la tête et plein la bouche.



L'HÉRITIER

Et plus on lui criait : « Barbare ! » plus hautaines
Ses lèvres se plissaient... Il voit dans ce cri-là
Presque un hommage à ses origines lointaines :
Lourd parvenu qui se réclame d'Attila !

Comme noblesse on peut trouver mieux que cela ;
Mais faute de héros et de fiers capitaines,
L'Allemand ne saurait montrer que ce qu'il a :
A nous qui lui jetons les nôtres par centaines !

Mais qu'importe l'ancêtre, aujourd'hui l'on fait mieux ;
Noble germain, tu peux dédaigner tes aïeux
Qui n'ont jamais connu que le fer et les flammes :

Le boche alors n'ayant pas encore inventé
De marcher au combat prudemment abrité
Derrière des enfants, des vieillards et des femmes.



G. DESDEVISES DU DEZERT

LA MOISSON FUTURE

La tranchée en feston serpente à travers bois,
Comme un sillon sans fin que creusa la morsure
D'un araire géant sur le vieux sol gaulois.
Et l'aviateur voit au fond de la cassure

Des milliers de grains bleus tout au long des parois,
A demi submergés, transis par la froidure
Ou roussis par le feu des ennemis sournois.
— C'est le germe vivant de la moisson future !

O glorieuse, ô sainte, ô divine moisson,
Moisson de la victoire et de la recouvrance,
Religieux symbole et mystique leçon !...

Épis lourds d'héroïsme, épis lourds de souffrance,
Des abandons d'hier merveilleuse rançon,
Mêlez-vous au laurier sur le front de la France !



LA MORT GLORIEUSE

Glacé, pâle, sanglant et perdu sous la nuit,
Le héros sent la Mort qui rôde et qui s'approche,
Soudain, elle surgit de l'ombre d'une roche,
S'arrête une seconde et s'avance vers lui...

Devant elle, voilà que tout émoi s'enfuit !
Ce n'est pas le farouche et sinistre fantoche
Qui chez le sombre Holbein à tout vivant s'accroche,
Mais l'Honneur l'accompagne et le Salut la suit.

Elle a les ailes d'or qu'on donne à la Victoire,
L'âme de la Patrie étincelle en ses yeux,
Son front divin est lourd du poids de notre histoire,

Elle tend une palme au blessé radieux,
L'enlève avec amour entre ses bras d'ivoire
Et l'emporte, en plein vol, au fond des justes Cieux.



AUGUSTE DORCHAIN

EUX

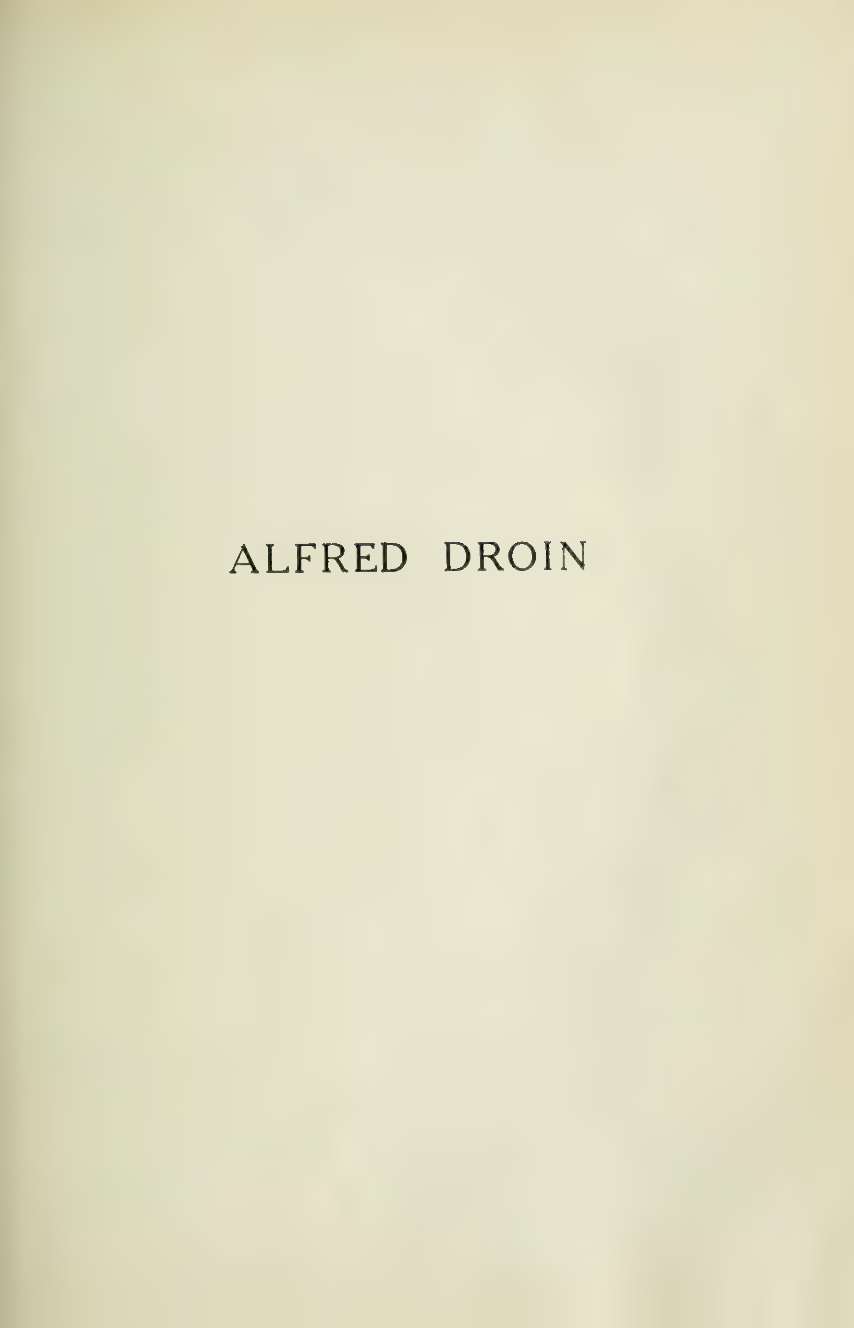
O génération magnifique et sacrée
Qui vers l'Aube idéale, irrévocablement,
Marche, comme la nef se confie à l'aimant,
Comme à l'astre inconnu se hausse la marée !

Jeunes hommes par qui le monde se recrée
Selon l'Ordre et selon la Justice, en aimant !
Héros menant la haine à l'accomplissement
De cet amour qui veut la terre délivrée !...

Dans la pourpre du sang, sous les éclairs du feu,
Tous, Ils ont entendu l'appel secret d'un Dieu ;
Une religion fait de leur âme une aile,

Et pour le sacrifice elle a si haut monté
Que, même s'Ils croyaient à la mort éternelle,
Ils prouvent en mourant leur immortalité.





ALFRED DROIN

LE CARNAGE

Le village riait, calme, dans la lumière,
Ceinturé de lilas, au bord d'un fleuve lent ;
Chaque maison avait un verger opulent,
Le bonheur habitait la plus humble chaumière.

Or, aux premiers rayons de l'aurore première,
Tels des loups dont la rage aiguillonne le flanc,
Les reîtres sont venus ici, d'un seul élan,
Puis ils ont accompli leur œuvre coutumière.

Une immense fumée a pollué l'azur :
Trente otages, poignets liés, devant un mur
Sont tombés, sous les yeux épouvantés des femmes.

Le village n'est plus qu'un brasier rouge et noir,
Et le fleuve, parmi la détresse du soir,
Ne roule que du sang, des soupirs et des âmes.



APRÈS LE PILLAGE

Les Prussiens ont crié : « Vengeance ! On a tiré ! »
Le sang coula. Le vin multiplia l'outrage.
Durant deux jours souffla l'irrésistible orage,
L'eau rouge du ruisseau souilla l'herbe du pré.

La ferme mise à sac, sous son toit effondré,
Et les bourreaux ayant accompli leur ouvrage,
Ils partirent enfin, là-bas, vers le village,
Gorgés, mais non repus, en bataillon serré.

Maintenant, derrière eux, la terreur plane encore :
Une odeur de cadavre épouvante l'aurore ;
Les arbres, sous le vent, font des gestes d'effroi.

Le sol est çà et là taché de flaques sombres :
Tout est silence et mort ! Au milieu des décombres,
Un chien, l'œil aiguisé, dévore on ne sait quoi.



LE CHÊNE

Ce chêne était la gloire et l'orgueil du village :
Les oiseaux, dès l'aurore, aux beaux jours de l'été,
Sur sa cime chantaient un hymne à la clarté ;
Les âmes des aïeux habitaient son feuillage.

Les enfants connaissaient son histoire, son âge ;
Les vieillards, en goûtant son ombrage enchanté,
Evoquaient les labeurs de leur maturité,
Et la joie ancienne éclairait leur visage.

Mais les soldats germains, bûcherons de l'enfer,
Ont abattu sa force et mutilé sa chair :
Vers le ciel, leurs obus ont dressé ses racines.

Et comme un vétéran, sans reproche, sans peur,
Foudroyé par le plomb, au milieu des ruines,
Cet arbre millénaire est mort au champ d'honneur.



ANDRÉ FRANCART

SENLIS

Oui, c'était dans ton cœur, ô royale Cité,
Comme un doux battement de celui de la France ;
Les pierres du passé, sous leur humble apparence,
Composaient le décor de ta fragilité.

Le barbare survint, qu'on croyait indompté :
Alors, ce fut ta gloire et ce fut ta souffrance,
Pour payer ta rançon et notre délivrance,
O Senlis ! tu donnas un peu de ta beauté.

Tu pleurais, cependant que l'infernale orgie
Blessait comme un acier ton âme d'élégie...
Tout à coup, par-dessus tes vieux murs douloureux,

Répondit un écho qui vint troubler la fête :
Le Germain tressaillit et se vengea sur eux
D'avoir senti passer l'ombre de la défaite.





MAURICE GALERNE

ALSACE ! LORRAINE !

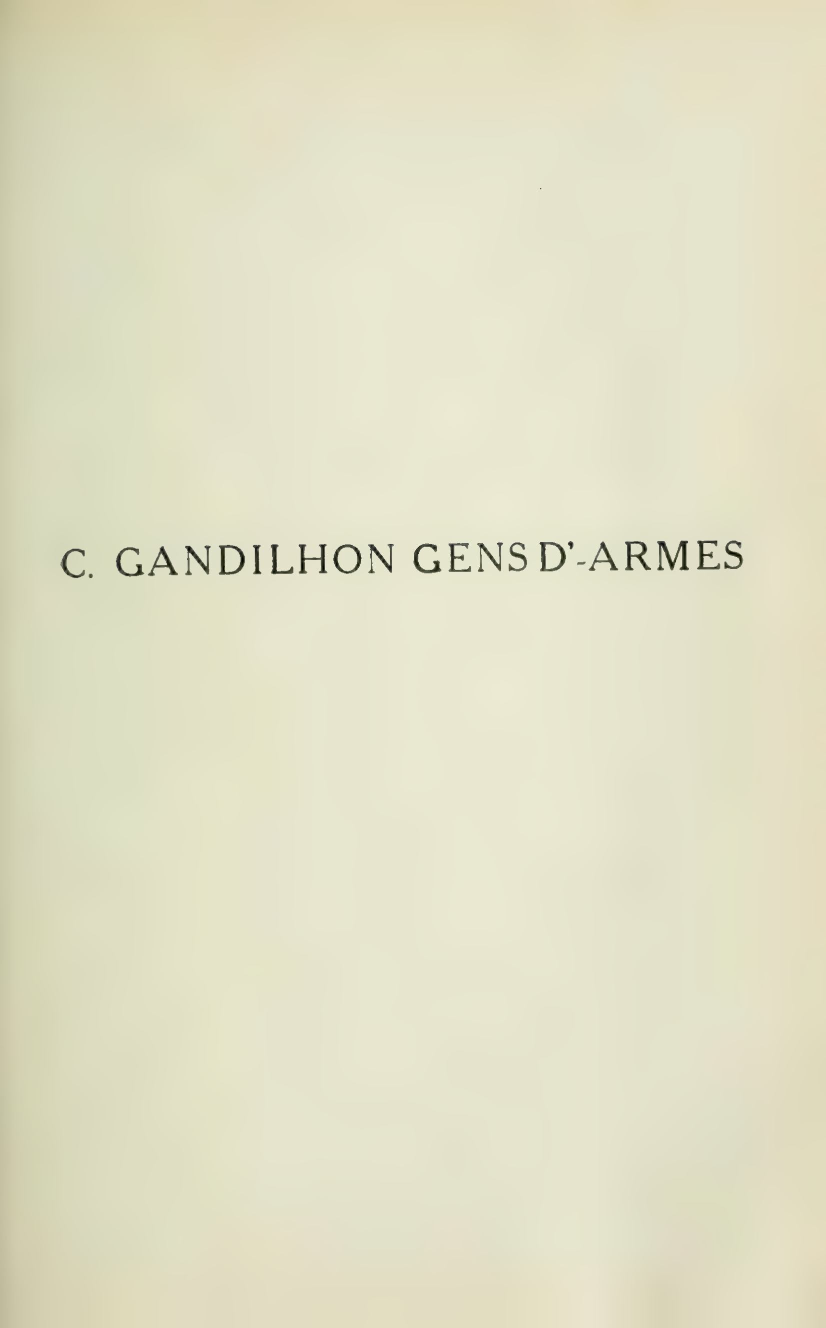
Croyant rendre à jamais votre effort impuissant
Et rivant à vos pieds la plus ignoble chaîne,
Sans comprendre d'ailleurs que seul l'amour enchaîne,
Le Teuton savourait ce joug avilissant.

O chair de notre chair, ô sang de notre sang,
Qu'un glorieux faisceau de souvenirs entraîne
Vers nous, fidèle Alsace et sublime Lorraine,
De votre liberté voici le jour naissant !

Le colosse déjà sur sa base d'argile
Tremble, montrant combien tout projet est fragile
Qui ne sait au bon droit qu'opposer la terreur :

Demain il croulera sous le poids de nos armes,
En exhalant un cri de suprême fureur,
Et le drapeau français viendra sécher vos larmes.





C. GANDILHON GENS D'-ARMES

AVRIL 1915

A la chère mémoire du poète Louis Sailhan
tué à l'ennemi.

Pleins de bière et de haine et d'incurable envie,
Pillards invétérés qui se croient des héros,
Vaste horde par les Borusses asservie,
Ils arrivaient, clamant qu'ils nous rompraient les os.

Ayant à notre école à peine appris la vie,
Ils voulaient nous civiliser, ces Ostrogoths !
La bête d'Outre-Rhin n'est jamais assouvie.
Mais le vieux coq de Gaule a crispé ses ergots...

La bête saigne et hurle aux forêts de l'Argonne.
Hardi, le coq ! Et sus au monstre, jusqu'au bout !
Cambre ton bleu poitrail que le sang écussonne.

Dieu ! comme le printemps est héroïque et doux !
Un paysan, là-bas, dans la lumière accrue,
Guide, au terroir français, l'éternelle charrue.



LA BOURRÉE D'AUVERGNE AUX ARMÉES

Sur des terres, de neige et de débris jonchées,
La nuit descend. Un flot de cinquante gaillards,
Tous d'autant plus « poilus » qu'ils sont des montagnards
Et d'Auvergne, surgit des boueuses tranchées.

Les képis sont tordus, les capotes tachées
De limon ou de sang... Mais qu'importe à ces gars ?
Une énergique joie éclaire leurs regards :
Des bandes d'Allemands ont disparu, fauchées.

Des canons grondent dans la nuit, sourds et lointains.
« *Vive la classe!* crie un bleu. *Hé! les copains!*
« *Une bourrée?* » Et pour bien clore la journée,

Sans souci de la mort qui les guette aux talus,
Ils dansent, en chantant, sous la lune écornée
Et coupante, pareille à quelque éclat d'obus.



CHARLES GRANDMOUGIN

AUX ALLEMANDS

LE LANDSTURM DES PRISONS

Quand vous êtes nombreux, votre race est hardie
Je vous ai combattus jadis, en franc-tireur ;
Multipliant déjà le meurtre et l'incendie
Votre stupidité guidait votre fureur :

La paix n'a pas guéri chez vous la maladie
De régner sur le monde à force de terreur.
Et pour voir à tout prix votre terre agrandie
Des forfaits de Néron vous dépassez l'horreur !

Oui, depuis quarante ans, dans votre affreux Empire
Vos maîtres ont rendu votre race encor pire ;
Dans l'ombre, en malfaiteurs, vous vous faisiez la main ;

Vos contingents nouveaux sont recrutés au bagne ;
Ils sont autant que vous dignes de l'Allemagne
Et vos crimes d'hier seront les leurs demain.



TOUS LES DEVOIRS !

A Mme V...

Française par le cœur, par l'esprit et par l'âme,
Vous êtes l'infirmière et l'épouse à la fois,
Ainsi que vos enfants, vos blessés ont leurs droits :
De votre doux appui chacun d'eux se réclame.

Là-bas votre mari, stoïque et plein de flamme,
Pour votre liberté se bat depuis des mois ;
L'époux dans le péril, est digne de sa femme ;
Sacrifice et bonté, voilà vos grandes lois !

Serviteurs de l'Église et soldats de la France
Vous êtes tous les deux l'espoir dans la souffrance
Et vous réconfortez les faibles d'aujourd'hui !

Non, l'on ne pourra pas détruire notre race
Tant qu'elle produira, généreuse et vivace
Des saintes comme vous, des héros comme lui !



L'ARTILLEUR

(*Sonnet prophétique*, publié en 1880.)

Le Mars des anciens jours est devenu pratique :
Il calcule en lorgnon, assis : sur ses apprêts
Plane la gravité de la Mathématique,
Et le Dieu n'aime plus à combattre de près.

La puissance du cœur et du poignet abdique :
Et plus d'un vrai héros songe, plein de regrets,
Aux combats corps à corps avec le glaive antique ;
La mort est sans beauté ; le péril sans attraits.

Oui ! le jour n'est pas loin peut-être où, la science
Ayant sur la moindre vaillance
Étendu froidement son monstrueux pouvoir,

Les grandes nations, armées
D'engins mystérieux sans bruit et sans fumées,
S'extermineront sans se voir !



OCTAVE HOUDAILLE

LE RÊVE S'INCARNE...

A Adolphe Brisson.

La nuit tombe. Au lointain des horizons voilés
Par les vapeurs de mort qui flottent dans la plaine,
Nos canons qui chantaient leur sombre cantilène,
Reposent maintenant, muets, dans les grands blés...

Déroulant ses anneaux déjà tout mutilés,
Aux marais de Saint-Gond — noirs de sa bave obscène, —
Le monstrueux serpent, qui sifflait vers la Seine,
Périra sous la faux des Gaulois assemblés.

Mais, dans l'ombre on entend chuchoter la Victoire,
Jetant sur nos soldats son chaud manteau de gloire
Pour écraser, demain, le reptile encerclé.

Et dans la plaine immense, au soir de la bataille,
Ils veillent jusqu'au jour leur sommeil étoilé
Où passe le frisson du « Rêve » de *Detaille*...



LE MUTILÉ TRANSFIGURÉ

A Maurice Barrès.

Il est tombé face aux Teutons — près du fossé.
Une forme apparaît : « Qu'es-tu ? Mon cœur se serre...
« O bon Samaritain ! courbé sur ma misère,
« Toi qui viens te pencher vers le pauvre blessé ? »

« — Je suis double : Ange au ciel, Victoire sur la terre.
« J'ai vu ton sacrifice en sa simplicité.
« Je mettrai sur ton front le baiser du Mystère
« Et les baisers mortels pâliront à côté...

« Ainsi que le soleil pour la rose trémière,
« Je panserai ta plaie avec de la lumière :
« Car c'est moi qui servais le Christ au Mont Thabor... »

Alors une lueur éblouit sa prunelle.
La Victoire lui mit au front son nimbe d'or :
Sur le bras mutilé l'ange étendait son aile...



LE CALVAIRE D'UN PEUPLE

Au roi chevalier Albert Ier de Belgique.
A son héroïque et gracieuse Majesté Elisabeth.

Les calvaires du jour sont tissés d'émeraude.
Le Juste dont la mort voile déjà les yeux,
Entend sourdre à l'oreille un concert odieux,
— Musique humanitaire en qui le Meurtre brode...

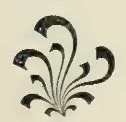
Ils sont là tous autour de la Croix. Ici rôde
Le Kaiser : il remet d'un air dévotieux
Une bible au Martyr, prend à témoin les cieux
Qu'il rêvait d'une guerre en dentelle — et sans fraude.

Bethmann-Hollweg tenant un chiffon dans la main,
Tend l'éponge de fiel « Kultur en droit germain »
Et lors, du patient se ferma la paupière.

Afin que du tombeau nul ne rouvrît la pierre,
Ils ont lâché les chiens dévorants à côté !

. . . .

Et le troisième jour, Christ est ressuscité...



SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

REGRETS D'ANCIEN

En mémoire de nos jeunes confrères
morts au champ d'honneur.

Guerriers de temps de paix, nous avons, le dimanche,
Parmi l'oisif ennui de plates garnisons,
Traîné, dans la Grand'rue où dorment les maisons,
Nos sabres vains, et nos vains rêves de revanche,

Vêtus d'azur, mais sans étoiles sur la manche,
D'heure en heure, suivi la chute des saisons,
Puis repris nos livrets corrects, où nous lisons
Que la page, que nous voulions écrire, est blanche

Nos services n'ont eu ni forme, ni couleur :
Nos exploits sont traduits en un mot : Discipline.
Du Déroulède un peu, beaucoup de Courteline.

Anciens, nous savons l'inutile douleur
De pleurer, nous que l'âge au bord de l'ombre incline,
Le jeune héros mort, tombé comme une fleur.



LA MARSEILLAISE

Ah ! ne la chantons plus par pitié
pour nous-mêmes !
Paul DÉROULÈDE

Hymne sacré ! longtemps profané dans nos fêtes,
De qui, — nous les vaincus, — n'écoutions le refrain,
Que le cœur gros de honte et de colère étreint,
Et le rouge à nos fronts marqués par les défaites,

Nos vengeurs sont venus et l'heure où tu t'apprêtes
A bondir sur leurs pas, guerrière au sombre crin,
Telle que du Munster, sentinelle du Rhin,
Jadis tu pris ton vol bercé par les tempêtes.

Aujourd'hui, que la gloire, en sa pourpre de deuil,
Fait tressaillir d'envie et frissonner d'orgueil
Les os désespérés des morts de Soixante-Onze,

Plus haut que nos canons, plus clair que nos tambours,
Sonne ! ô Chœur triomphal, par tes strophes de bronze
Le réveil en français aux cloches de Strasbourg.



INVOCATION A LA VICTOIRE

Toi, dont le nom, depuis quarante-quatre années,
Sonnait comme un reproche étonné dans notre air,
Toi, dont le nom brûlait, dans leur profonde chair,
Nos lèvres à ne plus t'invoquer condamnées,

Vois ! Du rouge sillon des terres piétinées,
De la boue et du sang de ce hideux hiver,
Printemps sacré vêtu de lumière et de fer,
Les générations de nos vengeurs sont nées.

Et l'opprobre n'est plus dont nos fronts ont pâli,
Puisqu'elles ont scellé sous la pierre d'oubli,
Ces quarante-quatre ans rayés de notre Histoire.

L'aile ouverte, parmi l'aile de nos drapeaux,
Tu nous reviens, muette et farouche, ô Victoire !...
Que ta face est terrible ! et que tes pieds sont beaux !



DANIEL LESUEUR

A SA MAJESTÉ
LA REINE ÉLISABETH DE BELGIQUE

Pour la fête du roi Albert.

O reine devant qui notre France s'incline,
Votre peuple a sauvé l'Idéal précieux,
Depuis Léonidas et la Grèce divine
Rien ne fut accompli de si grand sous les cieux.

Du Droit martyrisé vous fûtes l'héroïne.
Le plus noble des rois a puisé dans vos yeux
La surhumaine ardeur dont son cœur s'illumine :
Tout Belge en le suivant sait que vous êtes deux.

Votre Patrie en sang, volontaire victime
Pour la Liberté sainte et pour l'Honneur sublime,
Sourit dans sa torture en regardant vers vous,

Heureuse qu'aujourd'hui vous redeveniez femme,
Fleurs en main, puisque c'est la fête de l'Epoux,
Le ciel soit avec lui comme avec Vous, Madame!



M. MARCELOT DE MÉRANT

AUX FIANCÉES

Je ne les plaindrai point les âmes trépassées
De ceux qui défendaient nos chères libertés,
Ni vous, sœur, femme ou mère aux sublimes fiertés,
C'est sur vous que je pleure, ô douces fiancées...

Vous qui ne gardez pas des étreintes passées,
Au miroir de vos cœurs, les émois reflétés,
Ni l'enfant, souvenir d'autres félicités !...
Qui pourra vous guérir, éternelles blessées ?

Vous n'aurez point connu l'amour, et vous aimez,
Tabernacles vivants pour jamais refermés,
Du cœur de nos héros splendides sépultures !

Et sur d'autres blessés et sur d'autres soldats
Vous versez le trésor de vos tendresses pures
En songeant à celui qui ne reviendra pas.



PAUL DE MONTALCHER

ANALOGIE

A Henri Bergson.

Les mystiques puissants, les aigles des hauteurs
Solitaires, François, Bernard, Claire ou Thérèse,
Dans les chemins fangeux et sanglants vont à l'aise
Et font sans y songer les gestes rédempteurs.

C'est que, désabusés de nos efforts menteurs,
Sous l'éclair de l'extase, au feu de la fournaise
Leur volonté brûla comme une herbe mauvaise,
Et que Dieu seul bataille en ces triomphateurs.

Ainsi, quand tout un peuple héroïque aux tranchées
Jette ses voluptés et ses terreurs fauchées,
C'est qu'une âme éternelle en chaque âme apparaît,

Et que, substituée à tes fils, ô Patrie,
Tu fais pour tous les cœurs, à travers la tuerie,
La gloire sans orgueil et la mort sans regret.



LE TESTAMENT

Schœnbrunn semble dormir dans l'or d'un soir d'été.
Des parterres muets un lourd parfum s'exhale ;
Sur le bureau massif un parchemin s'étale,
Qui du vieil empereur attend la volonté.

L'heure est insidieuse et le maître est tenté,
C'est le dernier tournant de la route fatale :
Son aigle y suivra-t-elle une aigle plus brutale ?
Vengera-t-il ses morts du Serbe détesté ?

Ses quatre-vingt-quatre ans, si près de rendre compte
De tant d'orgueil sans gloire et de revers sans honte,
Pèsent à peine au cœur léger du tout-puissant.

Quel beau legs va-t-il faire à ses peuples en joie ?
Il choisit le laurier, signe, et d'un geste noie
Son soleil qui se couche en un fleuve de sang.



CUSTOS, QUID DE NOCTE?

Que dis-tu de la nuit, veilleur, de la nuit noire
Où les phares éteints par la guerre ont sombré,
Liberté sainte, Amour fraternel, Droit sacré,
Science, orgueil déçu, Progrès, mortel déboire?

Veilleur, vois-tu blanchir une aube au promontoire,
L'heureuse paix sourire au matin empourpré,
Et du sang des héros notre sol pénétré
Refleurir en moissons que dore la victoire?

Ah ! plutôt que lever ces voiles pour nos yeux,
Prête ton clair regard à nos cœurs ténébreux,
Prophète intérieur, ô mystique Lyncée !

Fais surgir, pour dompter le cyclope ennemi,
Cet Ulysse éternel en notre âme endormi,
La mâle patience, à l'unique pensée.



NOS MORTS

Vous qui dormez, sans bière et sans linceul, au creux
Du sillon que vos mains façonnaient en tranchée,
Morts sans nombre, héros sans nom, moisson couchée
Au sol sacré, conquête et cendre des aïeux :

Race déjà mêlée à ce qui reste d'eux,
Pères de la Patrie à l'abîme arrachée,
De l'ombrage du chêne immortelle jonchée,
Et des printemps futurs garants impérieux :

O morts ! la France en vous plonge et vit tout entière ;
La glèbe de ses champs n'est que votre poussière,
Et les vents de son ciel le souffle de vos voix ;

De vos yeux grands ouverts notre nuit se parsème,
Et nos serments d'amour sont votre appel suprême
Dans le calme des soirs, et l'épaisseur des bois.




AMÉLIE MURAT

JEUX DE HÉROS

I

Maintenant, revenus de la grande Aventure,
Endommagés d'un coup trop rude ou trop fatal
Pour garder place au mur de chair et de métal
D'où l'on voit se lever la Victoire future ;

Dans la cour verdoyante et la bonne clôture
Du paisible couvent qui leur sert d'hôpital,
Ils passent leurs loisirs, n'ayant presque plus mal,
A quelque jeu naïf, où leur force s'augure.

Oui, ces héros qu'on vit, sous le fer et le feu,
Perdre leur beau sang rouge à la face de Dieu,
Puis pâlir de douleur muette, au fond des chambres ;

Comme si rien — après ce coup — ne leur manquait,
Du charme de la vie et de l'aide des membres,
S'amusent à pousser des boules de croquet !

II

L'un, tour à tour, se raille, et boude, et se querelle,
Parce que, du bras gauche, il n'est pas fort adroit :
La France, un jour d'alerte, eut besoin du bras droit...
Mon Dieu, c'était encor très peu donner pour Elle !

Un autre, — la capote ondule à son flanc grêle, —
De sa béquille, met la boule au bon endroit,
Et, content des bravos auxquels il a bien droit,
A cloche-pied, paraît jouer à la marelle.

Voici glisser le voile aérien des sœurs...
Le joli ciel de mai repose ses douceurs
Sur la cour lumineuse, et fraîche, et reverdie,

Où, gais et courageux — tels qu'aux lignes du front —
Les jeunes mutilés disputent leur partie,
Comme de grands enfants héroïques, qu'ils sont !



LA BONNE HOTESSE

A nos amis suisses.

Meurtris de lassitude, accablés de détresse,
Blêmes d'avoir connu l'exil, le froid, la faim,
Vers la terre natale, ils reviennent enfin :
« Reposez-vous chez moi... » s'émeut la Bonne Hôtesse.

Chacun des siens accourt, s'ingénie et s'empresse ;
Il ne faut pas qu'un seul appel demeure vain :
Grands blessés courageux, voici l'huile et le vin,
Prisonniers, respirez des fleurs, de la tendresse !

Ce que tu fis alors pour ces enfants perdus,
Déjà réconfortés quand tu les as rendus,
O Suisse généreuse, ils l'ont dit à la France...

Ils l'ont dit à leur Mère auguste, et celle-ci
Se retourne en son champ de gloire et de souffrance,
Pour acclamer ton geste et s'écrier : « Merci ! »



PIERRE DE NOLHAC

LE SONNET DE GUERRE

Cher poème où le vers français sourit et raille,
Sonnet fixé chez nous par les jeux de Ronsard,
Trésor rare et charmant, ce n'est point par hasard
Que tu sers maintenant aux chansons de bataille.

Si nos gens t'ont choisi, c'est qu'ils t'ont su de taille
A faire entre leurs mains les œuvres du grand art :
Un petit gars râblé soutient bien l'étendard ;
Le profil le plus fier s'inscrit dans une intaille.

Souvent quand le vainqueur brutal est déchaîné,
Tu frappes d'un coup sec sur son mufle étonné
Et le Droit retentit dans ce soufflet auguste ;

Ou bien, bref et brûlant comme un ordre du jour,
Tu portes aux héros sur des ailes d'amour
Le verdissant laurier ou la palme du juste.



PREMIER AOUT 1914

Oui, nous avons vieilli sous la loi de l'affront ;
Une flamme veillait en notre cœur rebelle
Et nous disions, sachant que l'heure eût été belle :
« S'il est trop tard pour nous, nos enfants la verront. »

Mais le brusque défi nous a dressés d'un bond ;
Aux combats désirés le clairon nous appelle.
Ah ! que puissent nos morts en avoir la nouvelle !
J'en sais dans leur tombeau qui se réveilleront.

J'en sais qui l'attendaient, sombres, rongés de fièvres,
N'ayant qu'un nom, le nom de la patrie, aux lèvres,
Ayant pour cet amour dédaigné tout amour,

Et de qui l'agonie eût été de joie ivre
D'entrevoir seulement qu'elle viendrait un jour,
L'heure qui va sonner — et que nous allons vivre.



A MAURICE BARRÈS

En ces heures de guerre où l'on marche au canon,
La jeunesse t'écoute et te suit ; c'est justice.
Il faut un maître ami qui de haut l'avertisse ;
A ce devoir d'aîné tu n'as jamais dit non.

Dans la chaîne des temps tu seras le chaînon
Qu'aura forgé la Muse aux jours du sacrifice.
Ah ! dis-nous en ton cœur quelle fièvre se glisse,
Quand ceux qui vont mourir ont acclamé ton nom !

Cette couronne-là manque à d'illustres vies :
Les jeux les plus parfaits de l'art les ont remplies
D'une gloire impuissante à combler leur orgueil ;

Mais toi, quand tu reviens dans ton jardin de Charmes,
Aux échos de victoire entends-tu, sur le seuil,
Ta strophe qui s'accorde au tumulte des armes ?



LE LIEUTENANT PSICHARI

« L'Appel des Armes ! » Quel beau livre, fier et brave !
Moins beau pourtant, moins pur que celui de demain,
Où l'enfant arrivant au tournant du chemin,
Eût livré le secret profond de son cœur grave.

Riche d'un triple sang, breton, grec et batave,
Sur sa pièce, où le frappe un obus du germain,
Fils de l'Esprit, il tombe esquissant de la main
Le signe de sa Foi qui libère et qui lave.

Les Celtes, ses aïeux, parlaient en lui trop fort
Pour qu'il n'ait pas choisi le devoir dans la mort :
Reculer l'eût sauvé, c'est l'obstacle, il l'écarte...

Il s'en va loin de nous, jeune ombre au pâle front,
Comme un frère chrétien pour les Trois-Cents de Sparte,
Et les saints du pays d'Armor l'accueilleront.



A LA VICTOIRE DE DEMAIN

Lorsque tu reviendras vers la France, ô Victoire !
Redescendant des cieux de rêve où je te vois,
Et portant dans tes bras, pour la seconde fois,
Les moissons de la mort et celles de la gloire ;

Ton vol sera plus lent et nous laissera croire
(Quelque mystérieuse à l'homme que tu sois)
Que tu rends ton arrêt et qu'à jamais ta voix
Proclame le destin aux plaines de l'Histoire.

Reste avec nous, Déesse auguste ! Ne crains pas
Qu'un peuple de héros ensanglante tes pas,
Dans l'abus déchaîné de ses justes revanches.

Reste avec nous ! Ce peuple est sage autant que fier ;
Il joindra l'olivier à son glaive de fer,
Il ne souillera pas tes grandes ailes blanches.



JACQUES NORMAND

LES ROSES DE LA GUERRE

L'épouvante s'étend sur l'Europe inquiète.
Nos yeux, la parcourant de l'un à l'autre bout,
Voient la Rage qui hurle et la Haine qui bout,
Et la Mort galopant dans un ciel de tempête.

L'homme, grisé de sang, tombe au rang de la bête;
Partout la Violence et la Terreur partout :
Prise de désespoir, de honte, de dégoût,
L'Humanité se voile et détourne la tête.

Mais, parmi tant d'horreur et tant de cruauté,
Deux nobles sentiments : Courage, Charité,
Semblent s'épanouir mieux encor que naguère :

Sous la pluie abondante et féconde des pleurs
— Telles sur un fumier d'éblouissantes fleurs, —
Montent vers le soleil les Roses de la Guerre !



LE PAVILLON

En rade de Toulon.

A l'arrière d'un grand transport en quarantaine
Qui, dans le soir tombant, semble presque endormi,
Un point ténu, que l'œil ne perçoit qu'à demi ;
Un hochet agité par la brise incertaine ;

Une chose à la fois puérile et hautaine ;
Un jouet enfantin, gros comme une fourmi ;
Un peu de bleu, de blanc et de rouge, parmi
Les splendeurs du couchant où fuit la mer lointaine...

Un rien, pour qui l'on va vers l'Orient, là-bas,
Aux terribles pays d'où l'on ne revient pas ;
Un rien pour qui l'on meurt, un rien pour qui l'on prie ;

Un rien qui semble tout aux fils d'un même sang ;
Un rien que l'on salue avec l'âme, en passant :
Une toile, une loque, un chiffon... la Patrie !



AMÉ D'ONCIEU

TIGRES ROYAUX

— Leurs jouets même sont des engins de mort.
(*Souvenir d'une institutrice.*)

Ils sont très doux. Ils ont des prunelles de lin,
Les petits enfants blonds aux chairs blanches et roses.
Mais une flamme court en leurs yeux de félin,
Ils ont pour s'étirer d'inquiétantes poses.

« Le vieux Noël nous a donné de belles choses ! »
Dit le tendre Wilhelm avec son air câlin.
Et puis très sagement, dans leurs chambres bien closes,
Ils font tonner les Krüpp, virer les Zeppelin.

L'orchestrion rugit des marches triomphales,
Les cartes en relief sur le tapis s'étalent,
Et comme on leur a dit : « Surtout soyez prudents »,

De ce geste feutré qu'ont les bêtes de proie
Les petits enfants blonds, un mauvais rire aux dents,
Bombardent Liége ou Reims avec des cris de joie.



A L'AMBULANCE

On trouva une main d'enfant dans la poche
d'un moribond allemand.
(*Les Journaux.*)

« Oh ! cette main d'enfant qui traînait dans ta poche,
Dis-nous, qu'en faisais-tu ? Mais réponds, monstre boche ! »
Et l'homme qui râlait déjà, tourna le cou
Et dit : « Je ne sais pas, j'avais bu, j'étais saoul ! »

Il a ce geste lent du mourant qui s'accroche
A ses draps. L'œil est fixe. Allons la mort est proche !
Il délire : « Oui, c'était là-bas... je ne sais où...
« On brûlait tout... on tuait tout.... On était fou. »

La sœur pensait : « Pourtant c'est singulier qu'il meure
« Sans blessure apparente. — Il en a pour une heure,
« Dit le major, un choc... ça se voit... » Il se tut.

L'homme étouffait. On entendait un bruit de forge.
Penchés sur lui, nous lui disions : « De quoi meurs-tu ?
« — Je sens comme une main qui me tient à la gorge. »



ANDRÉ PÉRATÉ

SOUVENIR

Je n'étais qu'un enfant et j'allais au lycée.
Je revois tout, la cour et ses arbres pelés,
Et l'auvent sous lequel, sagement assemblés,
Nous répétions en chœur la leçon commencée.

Nous n'avions cependant qu'une même pensée,
La guerre sans pitié, le pays désolé,
Lorsqu'un grand nous cria : « Metz a capitulé ! »
Nous restâmes muets et la tête baissée.

Et, depuis ce temps-là, j'ai vécu, j'ai vieilli,
J'ai goûté la douceur des jours, sans que l'oubli
Ait effacé jamais le deuil de nos défaites,

Et, quand sonnait le nom de l'insolent vainqueur,
Chaque fois j'ai senti me remonter au cœur
Cette honte impuissante et ces larmes secrètes.



LE DÉPART DES CANONS

Canons dont ce matin la bruyante allégresse
Sonnait sur les pavés des routes de Paris,
Qui, bondissants, courbiez votre élégant col gris
Pour répondre aux saluts d'une fervente ivresse !

Le peuple vous suivait de sa rude tendresse ;
Il vous jetait des fleurs, des baisers et des cris ;
Vous étiez triomphants sur vos essieux fleuris ;
Les fleurs vous recouvraient comme d'une caresse !

Canons français, canons énergiques et beaux !
Puissiez-vous tous creuser, labourer des tombeaux
Assez longs et profonds pour qu'à jamais y dorme,

Sans espoir de réveil, le noir colosse énorme,
Et que de sa hideur et que de nos douleurs
Germe, au prochain printemps, une moisson de fleurs !

(20 août 1914.)



SOIR D'AUTOMNE A VERSAILLES

Versailles couronné des splendeurs de l'automne
Contemple à ses miroirs le ciel de pourpre et d'or,
Silencieux reflet qui se voile et s'endort
Longuement dans un soir sublime et monotone.

Et déjà la clarté que le ciel abandonne
Se rassemble et s'exalte en féerique décor
Au Château solitaire et plus royal encor
Dont il semble qu'une âme à l'infini rayonne.

C'est le passé vivant de la France qui luit,
C'est sa gloire qui plane, au lever de la nuit,
Sur les bassins muets de la haute terrasse ;

Appel mystérieux d'un chant grave et puissant :
O grandeur, ô beauté suprême de la race,
Qui demeurez intacte au prix de notre sang !



LE DERNIER VOYAGE DE LA REINE DE SABA

La reine chère aux légendes du moyen âge,
Qui gouvernait Saba par grâce et par raison,
Entreprit, sur la fin de sa jeune saison,
De l'Orient à Reims un merveilleux voyage.

Salomon, le docteur éternellement sage,
L'accueillit au portail de la haute maison
Où la Vierge et son Fils, en fervente oraison,
Appelaient leurs dévots d'un souriant visage.

Et, pendant six cents ans, les anges et les saints,
Penchés autour des nefs en paisibles essaims,
Ouïrent l'entretien céleste de la reine,

Jusqu'au jour où l'éclat d'un obus allemand,
Frappant avec fureur la frêle souveraine,
Trancha comme un grand lis son col tendre et charmant.



ANNO DOMINI MCMXV

Nouvelle année au geste incertain, qui t'éveilles
Non parmi le doux rire et les saluts joyeux,
Mais au plus lourd fracas de canons furieux
Qui puisse retentir à d'humaines oreilles !

Ton sort te fera grande auprès de tes pareilles ;
Dieu t'a gardée, en ses desseins mystérieux,
Pour une œuvre de gloire unique sous les cieux,
Mil neuf cent quinze, année abondante en merveilles !

Terrible et triomphale ! écarte de notre œil
Ce long voile noirci par le sang et le deuil,
Et fais surgir enfin la Victoire française,

Messagère du droit, héroïne au front pur,
Élevant, au-dessus de la rouge fournaise,
Un rameau d'olivier qui frémit dans l'azur !

(1er janvier 1915.)



FRÉDÉRIC PLESSIS

POUR NOS FILS

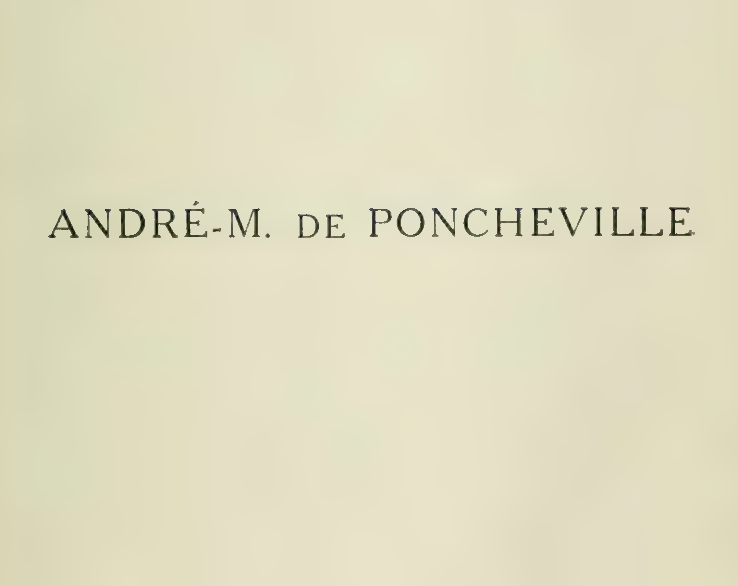
Quand une juste guerre enfante des héros,
Quand, tirant son épée en hâte ressaisie,
La France, à qui pesait une longue inertie,
Etonne l'univers du bruit de ses travaux ;

Quand la noble Angleterre et la sainte Russie
Mêlent aux trois couleurs les plis de leurs drapeaux,
Et qu'à notre fortune, un moment obscurcie,
Rit, dans le ciel latin, l'aube de temps nouveaux ;

Quand ce qu'on disait mort renaît à l'espérance,
Remercions nos fils d'avoir, par leur vaillance,
Renoué le fil d'or des jours victorieux.

Nous, hélas ! nous l'avions laissé tomber à terre ;
Mais eux, le reprenant de la main des aïeux,
Ont reconquis pour nous la gloire héréditaire.





ANDRÉ-M. DE PONCHEVILLE

LA BATAILLE DES FLANDRES
1214-1914
BOUVINES

Passant, arrête-toi : cette plaine est Bouvine.
Ici, l'envahisseur germain fut rejeté,
Et l'on vit se fonder la durable unité
D'une France obstinée à demeurer latine.

Ces champs dont la moisson à tous les vents s'incline,
Le sang qui les couvrit fit leur fertilité ;
Cet horizon de calme et de sérénité
Fut fatal à l'orgueil de la race voisine.

Ici l'on vit combattre et vaincre, un contre trois,
Les Français, et flotter l'oriflamme des rois
Au-dessus d'une enseigne en nos mains prisonnière.

Passant, au monde entier dis que comme autrefois
La nation demeure héroïque et guerrière
Où le vieux sang romain se mêle au sang gaulois.



HENRI DE RÉGNIER

de

l'Académie française

« SALUT ! »

Salut, ô premiers morts de nos premiers combats,
O vous tombés au seuil de la grande espérance
Dont palpite le cœur ébloui de la France,
Héros, je vous salue et ne vous pleure pas !

La gloire vous a pris, pieuse, dans ses bras,
Et d'un baiser d'amour sacre votre vaillance,
Et la victoire, avant que son vol ne s'élance
Posera ses pieds nus où marchèrent vos pas.

Lorsque le Coq gaulois, de son bec héroïque,
Aura crevé les yeux de l'Aigle germanique,
Nous entendrons son chant vibrer au clair soleil :

Salut à vous, Héros qui, d'une main hardie,
Cueillerez le laurier triomphal et vermeil
Pour l'offrir à l'autel sanglant de la Patrie.



LE BLESSÉ

« Je te donne ma vie et le sang de ma veine,
La force de mes mains et l'éclair de mes yeux ;
De tout cela fais-en une farouche haine
Et conduis ma colère à des combats joyeux.

« Que ta voix héroïque à son appel m'entraîne
Vers la balle sournoise et l'obus monstrueux
Et que mon bras défende à la horde germaine
Les foyers de la race et le sol des aïeux.

« Déesse de la guerre aux armes éclatantes,
J'offre à ton dur baiser mes blessures saignantes :
Serre-moi longuement sur tes seins cuirassés ;

« Prends mon corps douloureux et prends ma chair meurtrie
Mais de mon sang, au moins, laisse-moi juste assez
Pour que batte en mon cœur l'amour de la Patrie ! »



ANDRÉ RIVOIRE

LE RÉVEIL

Le voici, de nouveau, qui surgit vers la nue,
Le vieux drapeau, mêlant au vent ses trois couleurs,
Le drapeau, dont le bleu vaincra le noir des leurs,
Dans la rose clarté de l'aube revenue !

Et te voici debout, toi qu'ils ont méconnue !...
La Victoire a ses deuils comme l'aube a ses pleurs,
Mais, dans ton sein meurtri refoulant tes douleurs,
O France, devant eux tu t'es ressouvenue!

A la curée horrible ils venaient sans remord...
Les lâches avaient pris ton sommeil pour ta mort !...
Ils reculent déjà, voyant que tu te lèves !....

Tout peuple libre accourt à ton cri triomphant,
Sachant que ton seul rêve est beau de tous ses rêves
Et que la Liberté du Monde est ton enfant.

(5 août 1914.)



SUPRÊME ACCUEIL

A nos alliés britanniques.

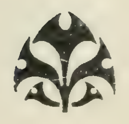
Vous n'aurez pas connu les fruits de nos vergers,
Ni le bel horizon qu'on voit de la colline,
Nos vins frais, nos quais bleus dans le jour qui décline,
Vous qui fûtes pourtant nos hôtes passagers.

Ici, la vie est bonne et les ciels sont légers,
Nos vieux arbres nous font une ombre si câline,
Et l'air du soir est doux comme la mousseline...
Mais nos humbles bonheurs vous furent étrangers.

Vous êtes venus tard, par une nuit sans lune...
Les civières passaient lentement, une à une,
Berçant vos corps meurtris à leur rythme tremblant.

La mort proche déjà vous fermait les paupières...
Vous n'aurez eu de nous que le petit lit blanc,
D'où vous êtes allés dormir parmi les pierres.

Vienne (Isère), novembre 1914.



DUCHESSE DE ROHAN

Douairière

AU COQ GAULOIS

O soyez vigilant, vieux Coq de notre France,
Oui soyez vigilant sur les monts haut perchés
Et ne chantez pas clair dans les camps retranchés,
Rassemblez vos poussins, rassemblez en silence.

O soyez vigilant, au front de l'ambulance,
L'horrible envahisseur n'épargne ni clochers,
Ni femme, ni blessé, ni les prêtres penchés
Sur l'autel bombardé ; chez lui point de clémence.

O soyez vigilant, que l'aigle, noir vautour,
Au repas de la mort bientôt ne puisse boire
Le sang de nos enfants, qui coule nuit et jour.

Oui soyez vigilant, préparez la Victoire !
Combattons pour le droit, la liberté, la paix,
La gloire du pays avec le noble Anglais.



GEORGES ROLLIN

DÉPART
(AOÛT 1914)

C'est le soir, le train siffle et se hâte et gémit,
Le train qui nous emporte au Nord vers la frontière ;
Je regarde pensif à travers la portière
S'enfuir le paysage au loin comme un ami...

Mais voici qu'évoquant la minute dernière
Où mon cœur déchiré sur son cœur a frémi,
De ce passé d'amour qui s'était rendormi
Une larme est montée, honteuse, à ma paupière...

Soudain les mots d'espoir sont en moi revenus
Car, devinant sans doute où vont ces inconnus,
Une femme, là-bas, s'arrête dans la plaine,

Et seule, sans savoir qu'on peut l'y découvrir,
Esquisse dans la brume où je la vois à peine
Le baiser de la France à ceux qui vont mourir.



EDMOND ROSTAND

de

l'Académie française

LA CHEMISE ROUGE

I

Ils ont donné pour nous dans la Forêt d'Argonne.
Dès l'aube, un lieutenant d'Avellino pleurait
En croyant que peut-être on lui refuserait
D'aller dans la tranchée affronter la Gorgone.

Que la Gloire à son sabre attache une dragonne !
Il meurt. Muraccioli meurt près de lui. Forêt,
Ne laisse pas mourir Bruno, car, s'il mourait,
Rosa Garibaldi serait une Antigone !

Cotrozzi meurt. C'était le plus beau des Pisans.
La Lumière a toujours les mêmes partisans ;
Pour la Grèce et la France ils ont leur vie offerte !

Ah ! tous les anciens dieux sont là sur la hauteur !
Et cette compagnie, elle est de marbre, certe,
Que commande, Italie éternelle, un sculpteur !

II

« Regardez comment meurt un garibaldien ! »
Crie un homme en tombant dans la mêlée hagarde.
La France s'agenouille auprès de lui, regarde,
Et, grave, se relève en disant : « Il meurt bien. »

Bruno tombe à son tour, blessé. Cela n'est rien !
L'Aïeul aussi le fut au bord du lac de Garde !
« En avant ! » Mais du sabre il ne sent plus la garde,
Et, couché sous un chêne, il voit la mort qui vient.

Il récite des noms tout bas ; il énumère
Les gloires de son sang, les vertus de sa mère ;
De sa chemise rouge il compte les accrocs ;

Et, la tête soudain sur l'épaule penchée,
Héros, fils de héros, et frère de héros,
Il expire au moment où l'on prend la tranchée.

III

Gouraud, le grand lion dont l'Argonne est grondante,
Le salue... Après quoi, les Alpes traversant,
Le cercueil dangereux jusqu'à Rome descend
Comme du front au cœur une image imprudente.

Six garibaldiens ont, dans la chambre ardente,
Mis le corps glorieux qui laissait, en passant.
Tomber sur chaque ville une goutte de sang,
Lorsque de chez Corneille il rentrait chez le Dante !

Prends la chemise rouge, elle est sur le cercueil ;
Et dans tes mains, pour faire une écharpe d'orgueil
Qui te rattache enfin à la France, Italie,

Tords la pourpre du Fils qui t'évite un remord !
Un chiffon de papier se déchire ou s'oublie,
Mais ce chiffon d'étoffe est plus fort que la mort.

IV

O père de Bruno ! père de Constantin !
Quoi ! deux Garibaldi dans la même semaine ?
« Et, répond le vieillard d'une âme plus qu'humaine,
J'en offre encore quatre à l'Idéal latin ! »

Tes doigts mouillés de pleurs, père deux fois atteint,
Sont léchés doucement par la Louve romaine,
Et ce nouveau cercueil de héros qu'on promène
Fait palpiter un astre au-dessus du Trentin !

Vive Rome ! L'espoir des faiblesses recule ;
Rome est toujours dans Rome ; et, sur le Janicule,
Ainsi qu'aux plus grands jours, tout un peuple accourut ;

Et ce père a prouvé, donnant six fois sa race,
Que celui-là six fois peut dire : « Qu'il mourût ! »
Qui peut à Rome même être le Vieil Horace !



LA CATHÉDRALE

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle.
L'Œuvre ne périt pas, que mutile un gredin.
Demande à Phidias et demande à Rodin
Si, devant ses morceaux, on ne dit plus : « C'est Elle ! »

La Forteresse meurt quand on la démantèle
Mais le Temple, brisé, vit plus noble ; et soudain
Les yeux, se souvenant du toit avec dédain,
Préfèrent voir le ciel dans la pierre en dentelle.

Rendons grâce — attendu qu'il nous manquait encor
D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la colline d'or :
Le Symbole du Beau consacré par l'insulte ! —

Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,
Puisque de leur adresse allemande il résulte
Une honte pour eux, pour nous un Parthénon !



LE BLEU D'HORIZON

Adieu, garance ! il faut se faire une raison,
Et qu'à moins s'exposer le héros se résigne.
Mais de vous habiller l'horizon seul est digne,
Vous qui de l'Avenir êtes la garnison !

Défendre l'Avenir en habit d'horizon,
O le bel uniforme et la belle consigne !
C'est un signe, ce bleu ; vous vaincrez, par ce signe
Leur gris de casemate et leur brun de prison !

Je crois, puisqu'ils n'ont pris que des couleurs de terre,
Qu'il est bon, qu'il est juste et qu'il est salutaire
Qu'on s'habitue à nous confondre avec l'azur ;

Et pour le monde il sied, puisque Berlin et Vienne
Ne peuvent pesamment mettre en marche qu'un mur,
Que notre armée à nous soit l'Horizon qui vienne !



GEORGES TROUILLOT

L'ANONYME

L'ennemi ayant dissimulé la marche d'une de ses colonnes derrière un front de zouaves prisonniers, et arrêté ainsi le feu de nos troupes, un des zouaves leur cria :
— *Tirez donc N. de D...*
Et le feu se rouvrit.
(*Les Journaux*, 1914.)

Tirez donc, N.. de D...! Celui qui dit cela,
Qui, déjouant ainsi la fourberie alboche,
Fit ce geste, imprévu de leur lourde caboche,
Est parmi les plus grands dont l'Histoire parla.

Zouaves prisonniers, on les avait mis là,
Pour masquer la manœuvre et l'ennemi tout proche.
— C'était un simple cœur, mais fait de quelle roche ! —
Et d'un coup, aux héros, cette âme s'égala.

La décharge suivit l'appel, comme la foudre.
Courage et lâcheté, confondus sous la poudre,
Nous dûmes les coucher dans le même trépas.

Mais on voudrait, au rang de nos plus hautes gloires,
Faire vivre un tel nom dans toutes les mémoires.
Et, ce martyr superbe, on ne le connaît pas.



ÉMULES DE GLOIRE

SUR LA FIN DU *BOUVET*

« Les marins de la République
montaient le vaisseau *Le Vengeur*. »

O marins du *Vengeur*, soyez fiers de ceux-ci,
Vos frères par le sang, vos égaux par la taille !
Leur navire, frappé d'une mortelle entaille,
S'engouffre. Alors, on voit, et l'on entend ceci :

De l'équipage entier, sur le pont, qu'ont noirci
Tant d'assauts répétés de mer et de mitraille,
Ce cri : « Vive la France ! » éclate. La bataille
A vu, dans tous les temps, les Francs mourir ainsi.

Après l'épi fauché, la terre en donne d'autres.
D'Assas, Bara, d'Auvergne, à l'appel ! Ils sont vôtres,
Ces héros, par moissons, de notre sol jaillis !

La race y prend sans fin des forces, comme Antée.
En ces vivants d'hier, salue, ô mon pays,
Des plus grands de tes morts l'âme ressuscitée !



LA VISITE DU ZEPPELIN

Le monstre a fui, très fier des vitres qu'il brisa.
Voyage débonnaire, et victoire plaisante.
C'est ainsi que l'on dut à la gent malfaisante
Des gaîtés dont la terre entière devisa.

Pour se garer du choc, risquant le coryza,
Des gens chics, à la cave, ont fait une descente.
Protocole imprévu, le concierge présente
Monsieur le comte B..., Monsieur le marquis A...

Etages confondus, mondaine et douairière,
Grand seigneur et valet, maîtresse et chambrière,
Echangent des propos amis, sans lendemain.

Et tandis que, mettant le nez à la fenêtre,
Paris-Gavroche montre un courage gamin,
Dans le sous-sol, un peu d'égalité pénètre.



GLOIRES IGNORÉES

Le combattant, poussière au milieu d'une armée,
Ne voit rien du duel qui gronde autour de lui.
Nous de même, ignorants du drame d'aujourd'hui,
Nous vivons dans la nuit d'une immense fumée.

Forfaits dont par milliers la terre fut semée,
Et gestes d'épopée où, splendide, aura lui
Une âme qui surpasse encor sa renommée,
Le spectacle géant trop souvent nous a fui.

Tout l'héroïsme obscur, tout l'horrible du crime,
Nous le verrons plus tard, en atteignant la cime.
Et nous découvrirons, d'un soin tendre et pieux,

Ce qui sera l'orgueil des futures mémoires.
Quelques lueurs à peine illuminent nos yeux.
Nous sommes les témoins aveugles de nos gloires.





GÉNÉRAL V**

NOËL DE GUERRE

Ypres, décembre 1914.

Dans le fracas lointain du canon allemand
Résonne tout à coup une petite cloche;
On dirait une plainte étouffée — un reproche,
Qui tombe, à bruit discret, d'un vieux clocher flamand.

J'écoute, tout ému, le pieux tintement
Vibrant comme le son d'un pur cristal de roche,
C'est le Dieu de bonté qui répond au fantoche
Dont le monde subit l'atroce égarement.

Et le monde se dresse en un cri de révolte,
Elle-même, la Mort, trouve que sa récolte
Fait à ses bras rougis un trop lourd chargement.

Mais la cloche s'est tue et seule une prière
D'espérance et de foi, virile, noble et fière,
A cette heure répond au canon allemand.



SONNET DE NOËL

GOTT MIT UNS !

A ma chère fille Suzanne B.

Non, votre Dieu n'est pas Celui qui vint au monde
Pour étendre sur nous son geste de bonté
Et dire à l'Univers que la fraternité
Est désormais la loi de l'Empire qu'il fonde.

Tout autre est votre Dieu, sa face rubiconde
S'illumine en voyant le sol ensanglanté.
C'est un semeur de Mort et, quand viendra l'été,
Il pourra se gaver de sa moisson immonde.

Gott mit uns ! Gott mit uns ! Et vive les mitrailles !
Eclatent les thorax et saignent les entrailles !
Tandis que notre Dieu de nos maux a souffert

Le vôtre n'a connu ni pitié, ni justice,
Ni l'humble croix de bois pour le dernier supplice.
Le Kaiser généreux lui doit la « Croix de fer » !



MIGUEL ZAMACOÏS

LA TOUR

Paris, 1914-1915

Enorme microphone et géant périscope,
Porte-voix de la France et guetteur de Paris,
Filtrant dans son réseau tous les bruits de l'Europe,
La Tour redit aux siens les mots qu'elle a surpris.

Grâce aux ondes, là-haut, dont le flux l'enveloppe,
Le silence pour elle est crépitant de cris,
Des lointaines clameurs du peuple qui galope,
Et du rugissement des grands cuirassés gris.....

Chaque frissonnement magnétique invisible
Passant dans le cyclone ou dans l'éther paisible
Sans même s'en douter la prend pour pigeonnier ;

Il s'y perche, et lorsque vers quelque citadelle
L'oiseau mystérieux repart à tire d'aile,
Son secret de la Tour reste le prisonnier !





GUSTAVE ZIDLER

L'AVEUGLE

« Guidez-moi, sans me plaindre, enfants ! — Calme et soumis,
« J'attends chaque matin ce que mon cœur présage :
« Car mes yeux, pour le monde à jamais endormis,
« De regarder en moi m'ont enseigné l'usage.

« J'y *vois* de fiers assauts, des fuites d'ennemis,
« La Victoire qui plane avec un bon visage,
« Et là-bas, sur le fond d'un vaste paysage,
« Le lever du Soleil à nos espoirs promis.....

« Enfants, pour mieux m'aider à bénir cette épreuve,
« Quand se taira la voix du canon souverain,
« Menez-moi vers l'Aurore aux rives du grand fleuve :

« Que j'écoute avec vous, guéri de tout chagrin,
« D'une musique — douce infiniment et neuve —
« Le long des bords français chanter l'onde du Rhin ! »



DEUX ZOUAVES

Dans le parc de Versailles.

Un beau soleil tout neuf du mois des pâquerettes
Qui dore le château de son rayon naissant ;
Un banc, près de la rampe où l'if taillé descend ;
Sur le banc, deux fiers gars roulant des cigarettes.

Deux pieds pendent pour deux : un pli marque l'absent.
Mais les deux « chéchias » font flamboyer leurs crêtes,
Joyeuses : leurs vertus, à charger toujours prêtes,
Disent l'âpre Iliade où se mêla leur sang.

Palais, temple des dieux de France, clos tes portes :
Est-il besoin pour nous de voir nos splendeurs mortes
Aux reflets des miroirs, sur tes pompeux lambris ?

Voici qu'avec la fleur d'un clair ruban jonquille,
Dans le vieux parc royal exaltant ses débris,
La Gloire toute fraîche arbore sa béquille !



LE VŒU

Les ans lui donnaient droit au repos, loin du front.
Mais, brûlant de pitié pour son pays, mystique,
Il sentit dans sa chair un besoin frénétique
De s'offrir d'un grand vœu d'amour que rien ne rompt,

Rien, sinon le trépas... Oh ! pouvoir d'un cœur prompt,
Constant, — comme un martyr qui meurt dans un cantique,
Souffrir, mourir cent fois fibre à fibre, — extatique,
En songeant aux aïeux comme à ceux qui naîtront !

Souffrir ! Voilà son vœu comblé... La cicatrice
Joint d'un horrible trait en son cruel caprice
A l'œil qui toujours pleure une lèvre qui rit.

Qui pourrait voir ce saint sans aimer et sans croire ?
Sur la face du preux, pur reflet de l'esprit,
La Patrie a gravé ses douleurs et sa gloire.



A NOS CRÉANCIERS

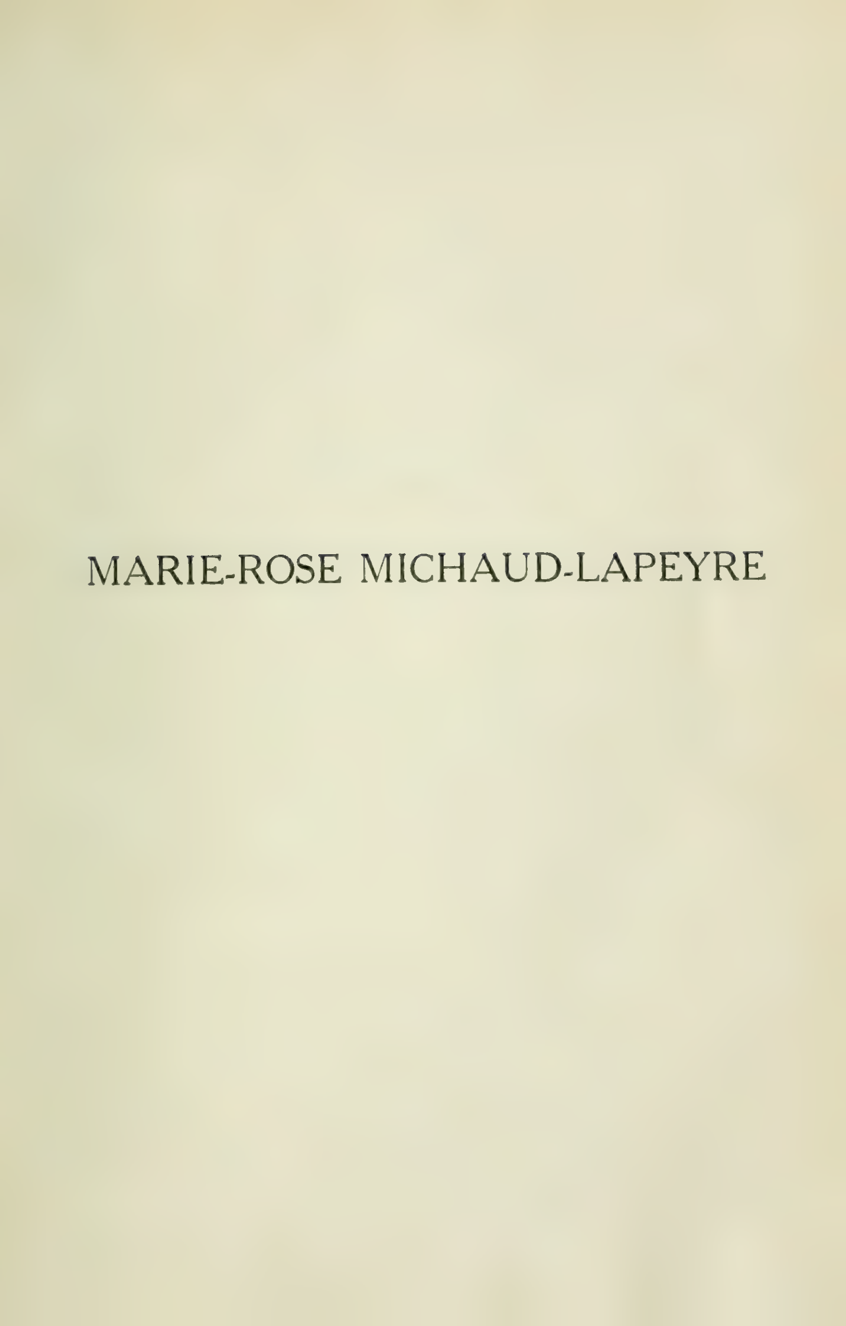
Chers nobles mutilés, Martyrs de la Patrie,
A vous l'or de nos soins, l'or de nos piétés,
A vous, preux rédempteurs de nos fils, qui chantez
L'hymne de votre gloire en votre chair meurtrie !

Soldats du Droit, Vengeurs des saintes Libertés,
Vous parez d'orgueil pur la France refleurie :
La morsure du fer sur tout votre être crie
L'Héroïsme et l'Honneur, vos suprêmes fiertés !

Magnifiques témoins des jours expiatoires,
Vous restez nos vertus, nos vivantes victoires !
Et nos drapeaux, par vous réparant les destins,

Sous leur bel azur clair, triomphateur des haines,
Dans leurs plis, que vos cœurs d'ardente pourpre ont teints,
Proclament les splendeurs des Aurores prochaines !...





MARIE-ROSE MICHAUD-LAPEYRE

MERCI !

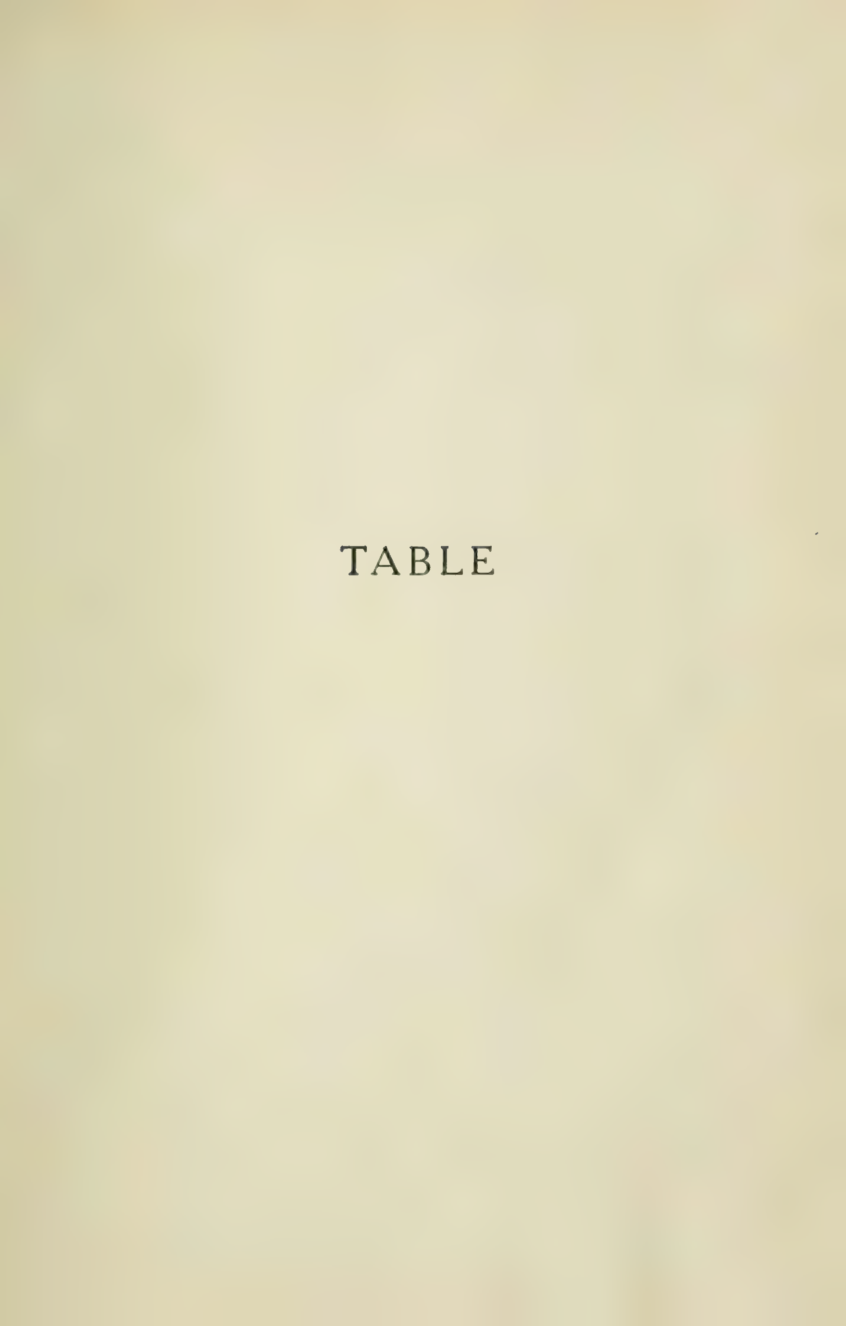
A nos chers mutilés fiers de leur sacrifice,
Poètes, vos sonnets sont un premier salut.
Je vous bénis d'avoir offert dès son début
Les lauriers du Parnasse à l'œuvre de Justice.

Il fallait exalter leur noble cicatrice,
Il fallait invoquer la Muse et qu'elle fût
La déesse apportant à ces preux le tribut
Du baume guérisseur au sortir de la lice.

Et vous avez chanté, Poètes, leurs exploits
Afin de soulever au son de votre voix
L'essor du dévouement dans les cœurs charitables.

Votre main s'est tendue, implorant les humains
Secours, pour ceux qui sont de ce geste incapables
Puisqu'ils ont à la France immolé leurs deux mains.

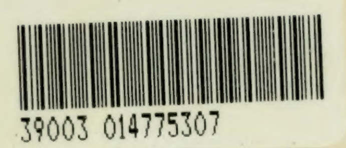




TABLE

TABLE




39003 014775307



